

# Chronique romande

Autor(en): **Fosca, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **13 (1945-1946)**

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759161>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## CHRONIQUE ROMANDE

PAR FRANÇOIS FOSCA

Ce printemps de 1945 a vu paraître à Genève quatre romans. Très différents les uns des autres, ils méritent, à des degrés divers, l'attention.

S'il me fallait désigner celui d'entre eux qui me paraît le plus remarquable, je me déciderais pour *Crève-cœur* de Jean Marteau (Editions du Cheval ailé). Jean Marteau, qui vient d'entrer dans la quarantaine, est une personnalité à part dans les lettres romandes; notamment par une indépendance d'esprit qui se manifeste nettement dans les articles de critique qu'il donne à la *Tribune de Genève*. Dans nos milieux littéraires, et à Lausanne encore plus qu'à Genève, trop de gens croiraient perdre la face s'ils n'adoptaient pas aveuglément les dernières modes de Paris. Jean Marteau, lui, se moque des mots d'ordre; ses appréciations, où le sens critique est fortifié par une solide culture, se signalent par leur intransigeante liberté de jugement.

Mais cette indépendance, il ne l'affirme pas moins par la façon dont il conçoit et rédige ses romans. On y découvre avec joie un don qui n'est pas très répandu chez nos romanciers. Marteau ne veut pas se contenter de relater par le menu les petits faits de l'existence quotidienne, de nous dépendre des êtres comme il y en a beaucoup. Il lui faut des destinées et des âmes «hors série». Un roman de lui se présente comme un monde à part, qui a sa population et son climat particulier. Les personnages ne sont pas situés dans un décor plus ou moins approprié, devant lequel ils évoluent. Ils baignent dans un milieu, une sorte de bouillon de culture, qui a un caractère, presque une personnalité, et qui constamment réagit sur eux, intervient dans leur existence psychique; milieu qui est composé par la nature environnante, et est soumis étroitement aux variations atmosphériques. Celles-ci tiennent un rôle important dans les romans de Marteau; car ses personnages sont tous, plus ou moins, des grands nerveux, infiniment sensibles aux changements de temps, aux influences obscures qui émanent de la terre et du ciel.

Tout cela apparaissait déjà dans les deux derniers romans qu'avait

publiés Marteau: *Mainmorte*, angoissant récit dont l'action se déroule dans le Jura, et *Arc-en-ciel*, ouvrage où il a évoqué avec autant de pénétration que de finesse la naissance et le développement du don artistique chez un musicien.

Mais avec *Crève-cœur*, Marteau me paraît avoir fait un pas en avant très net, et faire preuve dans ce livre d'une maîtrise qui met en valeur les qualités qui constituent son originalité. Déjà, par le choix du sujet, il révèle son horreur des chemins battus. Il faut passablement de courage pour élire comme personnage principal d'un roman un bâtard de l'infortuné roi Louis XVI, un être mal adapté à la vie normale, et nous le montrer évoluant dans la société genevoise entre 1820 et 1840. Raconter les péripéties par où passe Alphonse de Crève-cœur serait trop long. Elles servent avant tout à nous présenter deux caractères d'une rare complexité, le héros, Crève-cœur, et l'étrange Denise Consalvi, dont la tare inguérissable est l'impuissance d'aimer. Entre ces deux âmes «peu communes», dont Marteau s'est plu à décrire les variations psychologiques, se joue un jeu serré qui se termine par la mort tragique de Crève-cœur et par le suicide de Denise. Autour de ces protagonistes gravitent des personnages divers que Marteau a croqués avec une précision ironique. Il a également jeté dans le cours de son récit, à propos de Genève et des Genevois, de l'homme et de la société, des remarques qui ne plairont pas à tout le monde, mais qui vont fort loin. Assurément, elles sont en général assez amères, mais leur amertume est tonifiante, et une pitié narquoise la tempère. Il est si rare, de nos jours, et si satisfaisant, d'entendre s'élever la voix de quelqu'un qui refuse d'être dupe!

Dans sa *Guerre des Mannequins* (Editions du Rhône), Jacques Aubert fait également preuve d'imagination, mais tout autrement que Marteau. Chez ce dernier, l'imagination fournit un sujet hors de l'existence banale, et l'auteur enrichit ce sujet de tout ce que lui a appris son expérience de la vie. Jacques Aubert est moins curieux de psychologie que Marteau. Dans ses livres, l'imagination règne en maîtresse et mène le jeu; elle a pour tâche de tirer d'un thème insolite les variations les plus audacieuses, de permettre au fantastique de prendre le pas sur le réel. Il est impossible de raconter en quelques lignes *La Guerre des Mannequins*; et la résumer donnerait quelque chose d'analogue à un papillon dont les ailes seraient privées de leur poussière multicolore. On peut quand même signaler que de nouveau dans ce roman Jacques Aubert s'est complu à évoquer un Paris populaire et presque fantômatique, qui n'a qu'un rapport lointain avec la plate réalité, et qui pourrait être aussi bien le Paris de 1900 que le Paris de 1930. C'est un Paris où l'on peut s'attendre à tout, même à

voir des tritons et des sirènes s'ébattre dans le bassin des Tuileries, et des fées sortir des Galeries Lafayette. Voilà un livre qui déconcertera bien de lecteurs, car en général le Romand se méfie du fantastique, mais qui en enchantera beaucoup d'autres, qui souhaiteront que l'auteur persévère dans une veine qui lui convient si bien.

*Propriétés privées* (Editions de la Frégate) est le premier roman de Claire Vallier; et elle en annonce trois autres qui viendront le compléter, l'ensemble devant former «une *saga* du Languedoc». Il est hors de doute que Claire Vallier a des dons de romancier, et une manière très personnelle de nous présenter les actions et les réactions de ses personnages. On lui en veut donc d'autant de n'avoir pas poussé assez loin son travail. Quand on est capable d'écrire un roman de la classe de *Propriétés privées*, on a le devoir d'être plus difficile envers soi-même, de ne pas compter sur un certain charme de style pour faire passer sur les négligences.

Ce roman nous raconte les faits et gestes, entre mars 1932 et février 1940, de quelques hommes et femmes qui mènent une existence plus ou moins oisive dans leurs propriétés du Lot. Pour nous évoquer ces personnages, l'auteur use de notations brèves qui captent des états d'esprits fugitifs. C'est en multipliant ces petites touches subtiles, indirectes, et à première vue sans signification profonde, qu'elle parvient peu à peu à nous faire concevoir la personnalité de ces êtres. Qu'ils vivent devant nous, c'est certain, mais non de la vie à base de matérialité physique que l'on trouve dans les romans de Zola et de son école. On arrive à les connaître à fond, sans pourtant être capable de réduire chacun d'eux à un schéma précis. Dans la façon dont elle saisit et fixe ces irisations psychologiques, Claire Vallier montre beaucoup de finesse et de clairvoyance, et aussi, par moments, une sorte de cruauté froide. Elle a de ses personnages une connaissance qui semble plutôt le fruit de l'intuition que d'une observation méthodique, et être douée d'antennes qui lui permettent de capter ces ondes de l'inconscient dont l'importance est trop souvent négligée. Sensible à l'atmosphère des lieux, à ce qu'y élabore la collaboration des hommes avec les choses, elle accorde aux demeures, dans son roman, une place qui fait d'elles de véritables personnages.

Pour ma part, j'attendrai avec curiosité et sympathie les prochains romans de Claire Vallier. Mais je me permets de souhaiter qu'ils soient d'un tissu plus serré que le premier, et qu'elle en éliminera les bavures qui de temps à autre le déparent.

*Soif*, de Lily Doblhoff (Editions de la Frégate), est une traduction, d'ailleurs excellente, du hongrois. Un jeune homme nommé Jean par-

court diverses contrées de l'Europe en guerre avec la louable ambition d'apporter son secours spirituel à tous ceux qui souffrent, et c'est pour lui l'occasion de s'entretenir avec divers inconnus. Je dis bien «inconnus», car l'auteur a cru devoir laisser dans l'imprécision, non seulement les lieux où se passent les épisodes, mais aussi les interlocuteurs de Jean. Je suppose qu'elle a voulu cela pour conserver à son récit un caractère de généralité. Mais le résultat est néanmoins fâcheux, car l'on a l'impression de conversations se déroulant dans le brouillard, et ces personnages demeurent trop vagues pour que leurs infortunes nous émeuvent vraiment. Ce qui est dommage, car il émane de ce livre d'un pathétique contenu une noblesse de pensée qui mérite le respect.